



H E N R I MONDOR TEL QUE JE L'AI CONNU

par **JACQUES
LATASTE,**
professeur, chirurgien
des hôpitaux de Paris

He n r i
M o n d o r
était le
fils naturel de M.
Bastid dont mes
parents et moi
connaissions très
bien un neveu,
Charles Bastid,

polytechnicien,

ingénieur des mines au Tonkin dans les années 1930, alors que mon père, lui aussi ingénieur des mines, dirigeait les mines du Tonkin jusqu'en 1945. La famille Bastid a beaucoup aidé financièrement Henri Mondor, ce qui lui a permis de « monter » à Paris. Henri Mondor a été reconnu par le mari de sa mère, M.

Mondor, qui lui a donné son nom. Il a toujours été en contact avec les Bastid, en particulier Charles Bastid, un homme intelligent et plein d'humour qui lui ressemblait beaucoup physiquement et intellectuellement. La proximité d'Henri Mondor avec les Bastid et les relations de ma propre famille avec la famille Bastid ont été certainement une des raisons pour lesquelles Henri Mondor m'a tout de suite adopté... comme élève s'entend !

J'ai été stagiaire chez Mondor en première année, en 1940, à l'Hôtel-Dieu.

Quand il opérait, nous pouvions entrer en salle d'opération derrière une rampe métallique. Il nous posait des questions : « *Lataste, citez-moi 5 variétés de fractures ouvertes de jambe* » ou « *Quelles sont les différentes formes cliniques des appendicites aiguës ?* » ou encore « *Enumérez-moi 10 complications de l'avortement* ». Pendant ses visites dans les grandes salles d'hospitalisation, il nous faisait participer à l'examen clinique des malades. Il demandait par exemple à un stagiaire homme de sonder une malade de sexe féminin et à une jeune stagiaire rougissante et tétanisée de sonder un malade de sexe masculin. « *Je ne vous ai pas demandé de vous laver les mains* » faisait-il remarquer.

Plus tard j'ai été l'interne d'Henri Mondor à la Salpêtrière.

Un de nos collègues – je crois que c'était Lavat, l'ophtalmologiste – avait peint sur l'un des murs de la salle de garde une fresque représentant les chefs de service de l'hôpital. Alajouanine y était peint en empereur romain sur un char tiré par des chevaux ayant la tête de ses assistants, Castaigne, Boudin... Garcin était représenté en chasseur avec une seringue en guise de fusil ; sa cartouchière était garnie d'ampoules de salicylate, seul traitement des affections neurologiques connu à l'époque. Michaux, le psychiatre, était habillé en Méphisto. Henri Mondor était en louve romaine faisant téter Romulus et Remus – Leger et Olivier – qui se donnaient des coups de pied. Alors que nous nous lavions les mains avant une intervention, Leger m'a demandé de l'emmener en secret en salle de garde pour voir cette fresque. « *Pourquoi Romulus-Leger et Remus-Olivier se disputent-ils ?* » m'a-t-il demandé, feignant d'ignorer leur mésentente, pourtant notoire.

Une autre histoire datant de mon internat chez Mondor,

dans la division tenue par Leger. Un de mes externes n'avait pas bien pris ses observations. Leger m'en fit la remarque et, pour



professeur jacques lataste 2007

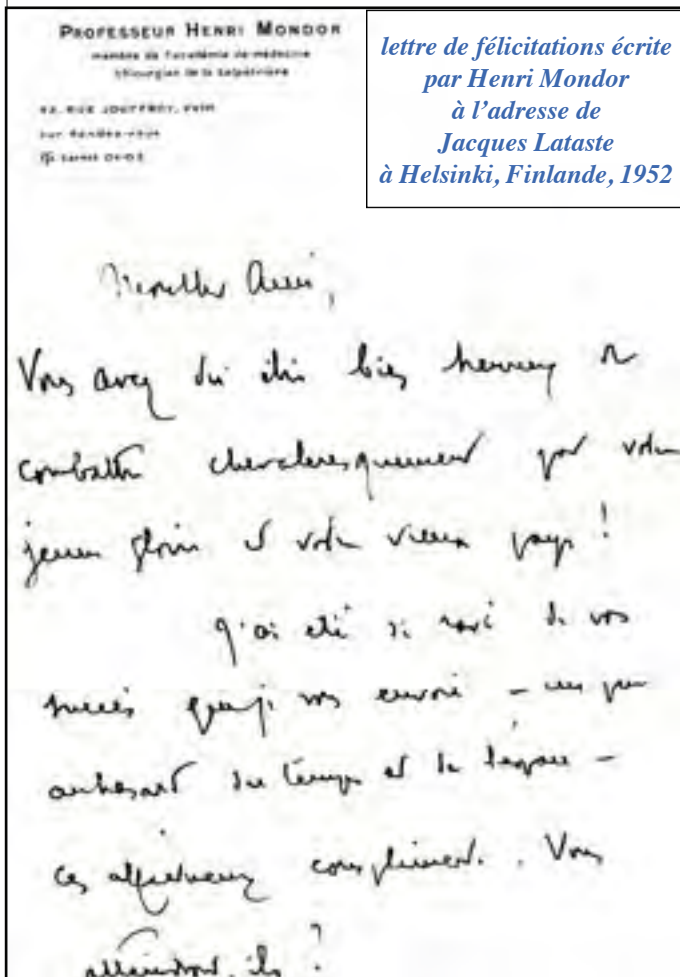


me punir, m'interdit d'opérer pendant une semaine. Mondor, l'apprenant et connaissant l'autoritarisme de Leger, me prit dans son secteur où je pus continuer à opérer. Leger, me voyant opérer le lendemain de son interdiction, était furieux mais se calma quand il sut que c'était Mondor lui-même qui m'avait confié un des ses malades. Par la suite, Leger fut exemplaire pour moi et me prit sous sa coupe. Je le remplaçais en ville, boulevard Arago, pendant ses vacances.

Il me fit faire ma thèse sur la wirsungographie et le drainage du Wirsung. Il m'avait complètement adopté. J'ai eu de la chance.

Mondor allait voir ses malades dans la clinique où il avait son exercice libéral, le matin à 7 heures 30, avant de se rendre à l'hôpital. « Pourquoi cet horaire ? » lui ai-je demandé un jour, car l'horaire habituel était 17 heures ou 18 heures. « *J'ai horreur des fièvres vespérales* » m'a-t-il répondu en roulant les r. Il était en effet très anxieux et détestait les réinterventions difficiles. Plus tard, il m'adressait souvent des malades à opérer.

Lorsque j'ai obtenu une médaille d'or aux Jeux Olympiques d'Helsinki en 1952, Henri Mondor m'a envoyé la lettre manuscrite suivante : « *Mon cher ami. Vous avez dû être très heureux de combattre chevaleresquement pour votre jeune gloire et votre vieux pays. J'ai été si ravi de votre succès que je vous envoie, au hasard du temps et de l'espace, ces affectueux compliments. Vous atteindront-ils ? Croyez bien que vos noms sont prononcés avec toutes les effusions du chauvinisme et que ces heures exaltantes vous deviendront grand souvenir. Il est beau, à votre âge, d'avoir été un instant vibrant de la France. Bravo de tout cœur et*



très affectueusement à vous. Henri Mondor. » On se doute de mes réactions et de celles de mes coéquipiers au reçu de cette lettre. Moi, petit interne - j'étais à l'époque interne chez Merle d'Aubigné - recevoir cette lettre d'Henri Mondor! C'était le nirvana !

Plus tard, en 1960, sur les conseils de Mondor, j'ai dû interrompre ma carrière sportive. Elle nuirait, m'expliquait-il, à ma carrière hospitalière : il valait mieux qu'on ne voie pas trop mon nom dans les journaux, surtout dans la rubrique sportive. J'ai donc renoncé à participer aux Jeux Olympiques de Rome où j'avais pourtant la certitude d'obtenir une double médaille. A l'époque, dans le milieu médical officiel et hospitalier français, contrairement à ce qui est habituel dans les pays anglo-saxons, il était mal vu de mener de front une carrière hospitalière et une carrière sportive. Heureusement, cet état d'esprit a bien changé.

Un jour, je l'attendais dans son bureau à l'occasion d'un futur concours, l'assistantat je crois. Il arrive en voiture comme chaque matin et s'arrête devant le perron du service de chirurgie de la Salpêtrière. Je vois qu'il est énervé car il se frotte le pouce et l'index des deux mains, geste caractéristique chez lui. « *Que c'est agaçant, les femmes qui pleurent tout le temps* » me dit-il. Comme je ne pouvais m'empêcher de rire, il ajouta, « *Et ça vous fait rire ! Vous comprendrez plus tard !* »

Il arrivait à Mondor de me faire confidentiellement part de ses regrets d'avoir nommé ou contribué à nommer tel ou tel des ses élèves. Un tel avait mauvais caractère et était incompetent. Tels autres aimaient trop l'argent à son goût ; ce n'était pas son cas : il soignait gratuitement de nombreux malades, en particulier ses compatriotes auvergnats. J'ai aussi vu Mondor très embarrassé quand Georges Duhamel qui était son ami depuis la guerre de 14-18 et qui avait contribué à son élection à l'Académie Française, était venu lui recommander son fils qui concourait pour être chirurgien des hôpitaux.

Mondor me parlait parfois des séances du dictionnaire le jeudi à l'Académie Française. Il y était très apprécié pour son humour et pour les histoires de salle de garde qu'il y racontait. Un jour, voyant l'amiral Lacaze, alors très âgé, se mettre en colère, il lui dit : « *Attention à vos vaisseaux, Amiral !* »
Il affectait d'être peu sensible aux

honneurs. « *Vous savez,* me dit-il après son élection à l'Académie des Sciences, *je ne l'ai pas cherché mais il m'ont élu.* » En réalité, il était fier de sa réussite, lui qui était d'origine modeste.

Je suis souvent allé rendre visite à Henri Mondor chez lui, rue Jouffroy, quand il était en convalescence après une hémiplegie droite partielle. Il aimait bien que je lui raconte les petits potins de la Faculté. Un jour, je l'entends réciter un texte. Je reconnais les Mémoires de de Gaulle. « *Vous voyez, je fais des progrès, je travaille ma mémoire, je parle mieux* ». Il marchait difficilement avec une canne. En fait il était très triste de se sentir diminué. Il souhaitait les funérailles les plus simples possible. « *Je ne veux pas, m'a-t-il dit un jour, être mis dans un catafalque devant l'Institut* ». Il a été enterré très simplement à Aurillac, près de sa mère. Il y a quelques années, son « cousin » Bastid m'a téléphoné pour me demander de participer à l'inauguration de la Place Henri Mondor près de la faculté de Médecine. Quant à l'hôpital Henri Mondor, il doit beaucoup son nom à mon maître Jean Patel dont j'ai été l'agrégé, qui avait une grande influence à l'Assistance Publique et devait en grande partie sa carrière à Mondor qu'il ramenait chez lui chaque semaine après la séance du Comité de rédaction de Masson, maison d'éditions médicales, alors située place de l'Odéon.

Je serais intarissable sur Mondor. C'est lui qui m'a introduit dans le milieu médical hospitalier auquel j'étais complètement étranger. Mon milieu familial était un milieu d'ingénieurs. Mon père avait la bougeotte : j'ai vécu à Brasov en Transylvanie jusqu'à l'âge de 9 ans ; mon père est parti ensuite au Tonkin ; je passais mes vacances d'été à faire de la voile dans la baie d'Along ; ensuite ce fut l'Afrique. Mondor m'a piloté du début à la fin de ma carrière. Il a été pour moi un second père.

**suggestions, critiques, commentaires
lettre à la rédaction :**

<amis.du.musee@sap.aphp.fr>

**écrivez à satiété
vous serez lu et écouté avec plaisir
... et, éventuellement, publié
dans une rubrique à créer !**

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE L'HÔPITAL SAINT-LOUIS

LE 15 JUIN 1607, le Parlement de Paris enregistre les lettres patentes du roi Henri IV ordonnant la fondation d'un nouvel hôpital auquel il donnera le nom de son ancêtre Louis IX. **La commémoration de cet événement s'étendra sur la période 2007-2009.** Le principe en est d'associer un événement du passé prestigieux de l'hôpital avec un autre événement passé ou futur.



La commémoration a été inaugurée par la publication d'un album du photographe américain Owen Franken retraçant la vie quotidienne à Saint-Louis intitulé «*Ensemble à l'hôpital Saint-Louis*».



MAI 2007. L'édit royal est présenté et commenté dans le hall d'accueil. Un jury choisit un ouvrage d'artiste témoignant

de la reconnaissance des personnes ayant reçu une greffe d'organes envers celles qui ont fait le don.

13 JUILLET 2007. Quatre cents ans après la pose de la première pierre de la chapelle le 13 JUILLET 1607, **pose de la première pierre du BÂTIMENT DES BRÛLÉS.**

SEPTEMBRE 2007. Spectacle musical faisant dialoguer, au delà des siècles, certains des personnages illustres qui ont fait la gloire de l'hôpital Saint-Louis.

2009. Inauguration du BÂTIMENT DES BRÛLÉS.



Erwan Mériadec et Henri Nahum

COTISATION 2007 À L'ADAMAP

NOM

Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

Je verse à l'ordre de l'ADAMAP (de préférence par chèque bancaire ou postal) :

Membre actif :	à partir de 15 euros
Membre sympathisant :	à partir de 30 euros
Membre bienfaiteur :	à partir de 150 euros

Chèque libellé à l'ordre de l'ADAMAP et à adresser à l'ADAMAP
47, quai de la Tournelle
75005 Paris

L'ADAMAP vous enverra un reçu dans les meilleurs délais

L'ADAMAP cotise à la Fédération Française des Sociétés d'Amis de Musées

[<www.amis-musees.fr>](http://www.amis-musees.fr)

L'ADAMAP prévoit d'ouvrir son propre site Internet dans le courant de l'année 2007.